



autrement

Avant l'apocalypse

Berlin 1919-1933

collection L'ATELIER D'HISTOIRE

DIRIGÉ PAR LIONEL RICHARD

Extrait de la publication

Avant l'apocalypse

Berlin 1919-1933

DIRIGÉ PAR LIONEL RICHARD

Pour l'Allemagne tout entière, et pour Berlin en particulier, la République de Weimar est une parenthèse paradoxale : quatorze années de production artistique, d'innovation technique et de bouillonnement intellectuel exceptionnels dans un contexte général d'inflation, de chômage, de luttes sociales.

Métropole ouvrière et première cité commerciale d'Europe, Berlin est une ville en effervescence, baignée dans une atmosphère fiévreuse plus que d'années folles, avec ses hauts lieux, ses bas-fonds, ses innombrables théâtres, cinémas, cabarets, médias et grands magasins. De la révolte de l'expressionnisme finissant à la dérision dadaïste et aux premières manifestations d'un réalisme violemment caustique, une nouvelle génération artistique a surgi : Otto Dix, Bertolt Brecht, Kurt Weill, Fritz Lang...

En 1929, le krach de Wall Street bouleverse tout. Avec le retour de la crise, le président de la République, Hindenburg, appelle Hitler au poste de chancelier le 30 janvier 1933. C'est la fin, pour une soixantaine d'années, du rayonnement culturel de Berlin en Europe.

Les meilleurs spécialistes français et allemands sont ici réunis pour faire revivre le Berlin de ces années intenses... avant l'apocalypse.

Cet ouvrage a été dirigé par **Lionel Richard**, professeur honoraire des universités, auteur de nombreux livres sur la culture allemande du XX^e siècle.

Illustration de couverture : © Horst von Harbou/ Deutsche Kinemathek

Conception graphique : Kamy Pakdel

Imprimé et broché en Italie

Avant l'apocalypse

Nos remerciements à Laure Siaud pour la première ébauche de cet ouvrage.

Les chapitres « Un archipel hiérarchisé », « Naissance du Grand-Berlin », « Exclus et délinquants », « Explosion artistique et contestation », « Harmonie apparente et crise latente », « Sexualité : les provocations d'un pionnier » ont été traduits de l'allemand par Olivier Mannoni ; « Siemensstadt, un urbanisme audacieux » par Danièle Renon ; « Une guerre des rues » par Sylvie Ohlmann ; « Effets de crise au quotidien » par François Wirth.

© Éditions Autrement, Paris, 2013 pour la présente édition. Première publication © 1991.

www.autrement.com

Dirigé par Lionel Richard

Avant l'apocalypse

Berlin 1919-1933

Éditions Autrement **L'atelier d'histoire**

Prologue

Une identité contradictoire

Comme Paris a la Seine, Berlin a la Sprée. Toutes proportions gardées, bien sûr !... Mais, de même qu'avec la Seine pour Paris, c'est avec la Sprée qu'à Berlin tout a commencé. En 1215, la région de la Sprée est rattachée à l'Empire germanique. Peu après, deux localités surgissent : Cölln sur une île, Berlin sur l'un des bords de la rivière. En 1237 pour Cölln, disent les documents. Pour Berlin, en 1244. Et comme les deux cités, au cours du temps, s'unissent puis se désunissent, pour se réunir en définitive durablement, la date de fondation de Berlin retenue officiellement a été celle de 1237.

Les années passent avant que n'émerge une vraie ville. Décimé par la peste et la guerre de Trente Ans, Berlin ne sort de sa misère pour un début de splendeur que sous la férule du Grand Électeur Frédéric-Guillaume, duc de Prusse. Quand il monte sur le trône, en 1640, il a vingt ans, et son règne s'étend sur près d'un demi-siècle. C'est par lui que Berlin acquiert une forme : il ordonne de paver ses rues, il y introduit l'éclairage. Aimant les arts, marié à une princesse d'Orange, il invite des

peintres hollandais à y travailler. Il accueille les huguenots, chassés par la révocation de l'édit de Nantes. Ainsi Berlin atteint-il en 1697, avec 4 292 réfugiés français, 22 000 habitants.

De Frédéric II à Guillaume II, ensuite, progressivement la cité s'étoffe. En population, en bâtiments, en monuments. De bourgade provinciale, paysanne, Berlin entre, en l'espace d'un siècle et demi, dans l'âge industriel. Et à quelle vitesse ! Aucune ville européenne ne bat ce record : en cinquante ans, le nombre de ses habitants est multiplié par quatre. Comment ? Par un mouvement constant d'immigration, surtout en provenance de l'Est. À peine le XIX^e siècle amorce-t-il sa dernière décennie que Berlin donne asile à plus d'un million de personnes, dont près d'un quart d'origine slave.

En 1887, Timothée Colani, un professeur de l'université de Strasbourg, passe un mois à Berlin et relate ses impressions dans une suite d'articles publiés par *Le Temps*¹. Il ne manque pas d'éloges pour la propreté de la ville, son hygiène, sa modernisation grâce aux progrès de la technique. À la différence de Paris, un métro y fonctionne déjà. Nulle capitale, en Europe, qui soit dotée d'un réseau ferré aussi développé. Ramifié comme une toile d'araignée, il conduit vers Dresde et Prague, vers Hambourg et la mer du Nord, vers Stettin et la Baltique, vers Varsovie puis Pétersbourg. C'est, dit Colani, « une ville industrielle de premier ordre, la plus grande ville industrielle du continent ».

Métropole dépassant largement toutes les autres villes allemandes, Berlin est-il pour autant reconnu par l'ensemble des Allemands comme leur capitale ? Le prestige de ses institutions universitaires attire assurément tous les professeurs ambitieux de Tübingen, Heidelberg ou Leipzig, qui rêvent de compter parmi les collègues de l'éminent spécialiste d'histoire ancienne Theodor Mommsen et du brillant physicien Hermann von Helmholtz². Mais pour le reste, selon Colani, impossible d'y voir « le cœur où passe et repasse le sang de la nation ». Depuis 1871 et la réalisation de l'unité allemande par Bismarck, Berlin a beau

prendre l'avantage sur Vienne, et même tenter de rivaliser avec Paris, son rayonnement « n'exerce d'influence marquée sur la nation ni en politique, ni en littérature, ni dans les arts ».

Le célèbre globe-trotter Jules Huret, une dizaine d'années plus tard, publie à son tour, dans *Le Figaro*, une série de reportages sur Berlin. Lui aussi relève tout ce que la ville a de moderne. Des milliers d'immeubles neufs ou en cours de construction, une vie nocturne intense avec des omnibus qui circulent jusqu'à l'aube, des voitures-arrosoirs pour le nettoyage des rues, des téléphones automatiques un peu partout ! Même constatation que Colani, par ailleurs : Berlin est la capitale de la Prusse, non de l'Allemagne entière. De Hambourg à Leipzig, de Munich à Cologne, sa primauté est contestée sous les prétextes les plus divers³.

Mauvais prétextes, généralement ! Dans cette confédération d'États qu'est l'Allemagne impériale, les réticences l'emportent devant l'hégémonie prussienne, et l'enracinement dans la « petite patrie » prévaut sur le sentiment national. L'évidence, pourtant, s'impose avec force au fil des années : Hambourg, deuxième ville allemande, ne compte que la moitié des habitants de Berlin vers 1910. Un million contre deux ! Et même contre trois, en ajoutant les proches communes de la banlieue berlinoise. Leipzig, Munich et Dresde viennent ensuite, oscillant autour d'un demi-million seulement.

Chargé de tous les espoirs ou de tous les maux, Berlin signifie alors nécessairement pour les Allemands, malgré leurs particularismes, l'incarnation de la mégapole moderne. Cette réalité devient perceptible, du reste, à travers l'évolution des représentations littéraires et picturales qui en sont données. Tandis que le décor urbain des romans de Theodor Fontane, dans les années 1880, reste encore idyllique, de même que les paysages d'un peintre comme Walter Leistikow, il prend avec la génération nouvelle, vers 1910, la figure d'un Moloch dévorant. Mouvement incessant, grouillement, anonymat, solitude, corruption,

prostitution : tels sont quelques-uns des éléments qui hantent l'univers berlinois des poèmes de Gottfried Benn et de Georg Heym, ou celui des tableaux d'Ernst Ludwig Kirchner et de Ludwig Meidner.

Ce Moloch répugne et séduit tout à la fois. Car la vie intellectuelle n'est certainement pas dénuée d'intérêt à Munich, Dresde ou ailleurs, mais elle ne possède ni l'attrait ni le foisonnement qu'elle peut avoir à Berlin. Initiatives de poids, c'est à Dresde que le groupe *Die Brücke*, Le Pont, autour de Kirchner, s'est formé en 1905, et à Munich, celui du Cavalier bleu, *Der Blaue Reiter*, en 1911, avec Franz Marc et Vassily Kandinsky. Néanmoins, contrairement à l'opinion de Walther Mehring qui ne voit dans la capitale allemande qu'un « immense camp militaire, la caserne de l'Allemagne », le dynamisme de l'innovation artistique a son siège à Berlin. Le mouvement dit « expressionniste » est impensable sans les deux revues berlinoises *Der Sturm* (La Tempête) et *Die Aktion*. La première a été fondée par Herwarth Walden en 1910, épaulée d'une galerie de peinture, et l'autre par Franz Pfemfert, en 1911. Naissance d'une production cinématographique avec Paul Wegener et *L'Étudiant de Prague* en 1913, régénération du théâtre avec les mises en scène de Max Reinhardt, découverte de l'art international grâce aux expositions organisées par Walden : immédiatement avant 1914, Berlin est incontestablement devenu le haut lieu de la culture nouvelle en train de s'élaborer.

Une République et sa capitale

Le décalage par rapport au reste de l'Allemagne s'accroît avec la guerre. Quelle que soit la « petite patrie » dont chacun peut se réclamer, on doit se soumettre d'abord et avant tout, dès le moment où s'ouvrent les hostilités, aux ordres et décisions émanant du gouvernement central de Berlin. L'autonomie des États régionaux et des dynasties de province ne compte pas devant la

nécessité de préserver l'Empire, l'artificielle nation allemande, et la loi est de se plier à son autorité suprême. Le soldat enrôlé n'est plus aussi nettement bavarois, saxon, rhénan ou prussien qu'auparavant : il appartient à l'armée allemande.

Depuis la fondation du fameux Reich bismarckien, l'épreuve de la guerre est la première manifestation d'un sort commun auquel tous les Allemands sont confrontés. Elle contribue à imposer, dans les consciences, l'image de Berlin comme celle du vrai et seul pouvoir. Là délibère, en effet, le Reichstag, où s'affrontent les partisans de la politique impériale et les rares députés qui s'y opposent. À Berlin est en place la machinerie administrative et militaire qui commande à l'ensemble du pays. Les principaux partis et syndicats y sont présents, eux aussi, avec leurs organes de direction.

Étant donné qu'il rayonne sur toute l'Allemagne, un parti exerce alors une influence considérable sur le dépassement des clivages régionaux à l'intérieur des masses ouvrières : le Parti social-démocrate. En soutenant les menées militaires de Guillaume II et de ses gouvernements successifs, il est un ferment de l'unité nationale. Et il l'est jusque dans le rejet de ses prises de position par une frange de la population qu'il prétend représenter. Car cette contestation de ses orientations officielles, qui se manifeste clairement à partir de 1916, s'implante elle aussi sur l'ensemble du territoire allemand.

Aidé par l'aggravation des conditions de vie, ce mouvement d'opposition animé par les spartakistes aboutit aux soulèvements révolutionnaires d'octobre-novembre 1918. La révolution se propage d'abord en province, mais elle ne peut, là encore, en dépit de certaines aspirations séparatistes, comme en Bavière, se passer de Berlin. Les plus fortes manifestations de masse et les combats les plus violents s'y déroulent. C'est le pivot et le lieu majeur des décisions. Ainsi les Conseils d'ouvriers et de soldats désignent-ils des délégués auprès d'un Conseil central qui se réunit à Berlin. Leurs adversaires ne s'y trompent pas : c'est à

Berlin, pour commencer, que l'écrasement de cette révolution est entrepris, avec l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht en janvier 1919.

Par la guerre et ses suites, non sans moments tragiques, voici donc la résidence de fonction des rois de Prusse qui accède enfin vraiment au rang de capitale de l'Allemagne entière ! Et la Constitution de la République de Weimar, promulguée le 11 août 1919, donne des assises juridiques à cette accession. Elle ne se contente pas de reprendre ce qui lui a été difficilement légué. Elle justifie le rôle de Berlin en réorganisant administrativement et politiquement l'ancien système fédéral de l'empire déchu.

La République allemande nouvellement instituée ne comprend plus, tout en maintenant une prééminence de la Prusse, que 17 régions administratives ou *Länder*, au lieu de 20, et leur autonomie est limitée à quelques domaines, comme la police, l'enseignement, les cultes et la culture. Tous les grands services deviennent nationaux : les postes, les chemins de fer, l'armée (réduite à moins de 100 000 hommes, conformément au traité de Versailles) sont unifiés et centralisés dans la capitale. Les impôts, de même, sont prélevés nationalement par le ministère central des Finances, puis répartis vers chaque *Land*, à la disposition des parlements et gouvernements locaux. Désormais, une chose est claire : l'État, c'est Berlin.

La perception en est rendue encore plus nette grâce à un artifice qui détermine un agrandissement gigantesque de l'agglomération berlinoise : l'intégration au Vieux-Berlin, en 1920, de sa proche banlieue. La capitale de l'Allemagne augmente sa superficie de 6 700 à 87 000 hectares. En toute propriété, elle en reçoit 27 000 en terres cultivables et 21 000 en forêts. Sa population passe à 4 millions, dont 1 million d'ouvriers. En étendue, elle devient la ville la plus vaste du monde. Et, par le nombre de ses

habitants, la troisième après New York et Londres. Le réseau de communication d'une pareille métropole est évidemment immense : 20 gares pour les grandes lignes, 100 gares de banlieue, 600 kilomètres de voies ferrées. Malheureusement, le tout dans un état pitoyable en 1919. Il en va de même pour la distribution de l'eau, du gaz, de l'électricité. Un gouffre pour les crédits municipaux ! D'énormes investissements doivent être réalisés pour rénover, moderniser les transports et les services publics. L'électrification du métro de surface, le *S-Bahn*, est mise en chantier dès 1920.

Quant à l'approvisionnement de la ville en marchandises, il s'effectue, pour l'essentiel, par train (le plus gros trafic ferroviaire de toute l'Allemagne !), mais aussi par bateau. À partir de 1923, de nouvelles installations portuaires, en cours de construction depuis une dizaine d'années, sont enfin ouvertes. Berlin dispose de 35 kilomètres de quais, de plusieurs centaines de milliers de mètres carrés de surface de débarquement. Jusque dans ses activités de port fluvial, qui ne sont pas au tout premier plan de sa vie économique, il arrive presque en tête : il n'est précédé que par Duisbourg, le port charbonnier de la Ruhr.

En Europe, au milieu des années 1920, nulle part le commerce n'a semblable fièvre. Près de 500 000 employés y sont occupés. Ils se répartissent dans 17 000 maisons de gros, 56 000 détaillants, 54 grands magasins. Rien d'étonnant à ce que ce lieu d'implantation d'un tiers des sociétés allemandes anonymes ou par actions soit équipé de 3 000 banques. Indices éloquentes : pour les 6,4 % de la population allemande que représente Berlin, le prélèvement de l'impôt direct national, entre 1927 et 1929, est évalué à 13 % des rentrées fiscales de toute l'Allemagne, alors que l'ensemble de la région industrielle de Dusseldorf, l'une des plus riches, n'en fournit que 8 %.

Réservoir d'usines et d'une production en tous genres, Berlin donne dans la démesure. Il compte 300 000 établissements industriels, autant que le Bade et le Wurtemberg réunis. Pour la

métallurgie, la chimie, le textile, la Rhénanie-Westphalie et l'Allemagne centrale ont encore la capacité de le concurrencer, mais il tient la dragée haute à Leipzig pour l'imprimerie, dont c'est pourtant une spécialité ancienne. Il talonne Dresde pour la fabrication des cigarettes, et Munich pour la production de bière.

Ses édiles en viennent, en conséquence, à vouloir l'instaurer capitale des foires industrielles : foires non pas générales, comme à Leipzig, mais par branches. Pour les abriter, des bâtiments sont construits en 1923 sur un vaste terrain près de la gare de Witzleben, dans le quartier de Kaiserdamm, d'après des plans de Hans Poelzig et Martin Wagner. En 1924 s'y tient une foire aux vêtements et aux chaussures, en 1925 une foire de l'industrie radiophonique. À l'occasion de celle-ci, une tour de 121 mètres de haut est érigée, avec un restaurant sur deux étages. La colonne de la Victoire, achevée en 1873, avait été le dernier monument symbolique représentatif de l'époque de Bismarck mis en place à Berlin. En acier, dénué de tout ornement, ce nouveau monument symbolise l'Allemagne républicaine et le triomphe de l'invention technique.

Grâce à l'aéroport de Tempelhof, ouvert en 1924 à 2 kilomètres du centre de la ville, Berlin acquiert, pour couronner sa situation d'exception en Allemagne, une incomparable possibilité de commerce et d'échanges internationaux. Le voici en relation, en quelques heures, avec Budapest, Constantinople, Moscou, Londres, Paris. L'investissement de la municipalité dans cette construction, à égalité avec l'État central et la Prusse, a été fort lourd⁴. Mais l'exploitation du trafic, où elle est partie prenante à travers la société Luft-Hansa, et qui représente une augmentation du volume annuel de passagers de 17 000 à 40 000 en 1928, n'est pas simplement efficace. Elle se double d'un prestige envié : l'aéroport de Tempelhof est le centre de la navigation aérienne européenne et l'un des plus modernes du monde.

Malheureusement, ce gigantisme terriblement visible est loin de masquer le reste. Et le reste, c'est un amoncellement de baraquements, de taudis, de « cages à lapins », d'immeubles insalubres. Berlin, de 1923 à 1930, est la ville allemande qui, avec Francfort, accorde le plus de subventions pour la construction de logements sociaux. De nouvelles rues, des places, des parcs sont aménagés dans les vieux quartiers de Kreuzberg. La place Alexandre, l'Alexanderplatz, inaugurée par Frédéric-Guillaume III en octobre 1805, à l'occasion de la visite du tsar Alexandre I^{er}, est transformée. Seulement, il faudrait construire, selon l'architecte Martin Wagner, nommé responsable de la planification urbaine en 1926, environ 70 000 logements par an durant dix ans, alors que la disponibilité annuelle est en moyenne de 20 000.

Une fois l'inflation surmontée, l'univers quotidien berlinois est envahi par la technique. De 50 000 à 70 000 camions et autos sillonnent alors régulièrement les rues, contre 7 000 en 1914, ce qui cause en 1925 une dizaine de milliers d'accidents, le double en 1926, presque le triple en 1927, et 150 morts en moyenne par an. Au milieu de la place de Potsdam, où la circulation est particulièrement dense, est installée la première tour de signalisation aux feux vert et rouge : elle « règle le jeu des rues, telle une chaise d'arbitre au tennis », note en 1929 Franz Hessel au fil de ses *Promenades dans Berlin*.

Des ateliers et des salles de cinéma (l'UFA-Palast, le Capitole), des théâtres, des restaurants, des cafés sont imposants d'espace, de tape-à-l'œil, de modernisme. Certaines de ces brasseries servent deux à trois mille consommateurs par soirée. Sur le Kurfürstendamm, un Luna Park géant invite les badauds à se « projeter vers l'avenir ». Dans les quartiers commerçants, des milliers de réclames lumineuses scintillent : en 1928 ont même lieu une fête et un bal de la lumière ! La banlieue se voit également propulsée dans la frénésie du nouvel âge technique : l'agreste Köpenick, avec ses hectares de forêts et ses lacs, se

parsème de villas grandioses, de lotissements, et de vastes baignades y sont aménagées.

Revers de la médaille : la misère, la criminalité. À l'est, autour de l'Alexanderplatz, la pègre a ses bandes et ses postes de commandement sur les bas-fonds. Dans l'ouest élégant, la surexcitation est à son comble de neuf heures du soir à trois heures du matin avec les boîtes de nuit, les cabarets, les music-halls : mendiants et prostituées y défendent âprement leur bout de trottoir, les plus divers plaisirs du sexe y régissent, dans les arrière-salles enfumées la cocaïne circule de narine en narine. C'est aussi Berlin et ses neuf prisons, dont une seule pour les femmes, Berlin et les 2 000 huissiers, juges, avocats de son annuaire téléphonique – un autre gigantisme.

Ruptures et continuité

Cette identité contradictoire est inséparable des contradictions politiques de l'époque. Il a été souvent dit que la République de Weimar était une république sans républicains. Le 9 novembre 1918, sous la pression des grèves et des manifestations de rue, le régime impérial s'était écroulé en un après-midi. Deux pouvoirs concurrents étaient alors apparus à Berlin. D'une part, une république « sociale », annoncée devant le Reichstag par Scheidemann, qui représentait le groupe des députés social-démocrates, y compris Ebert, nouveau chancelier par la grâce des instances monarchistes. De l'autre, une république « socialiste », proclamée du haut d'un balcon du Berliner Schloß, le Château royal, par Liebknecht, au nom de l'extrême gauche et des masses qui, par leur action, avaient été responsables du renversement de l'ordre ancien. L'anéantissement des tentatives d'instauration de cette république « socialiste », entrepris à l'instigation d'Ebert et mené à bonne fin par le social-démocrate Noske, marque ensuite le cours de la démocratie allemande.

Même si les institutions démocratiques prennent assise sur des élections au suffrage universel organisées régulièrement, la République de Weimar tient ses origines d'un retour à l'ordre fondé, dans les faits, sur une alliance contre nature : celle qui s'établit entre les couches sociales influentes sous Guillaume II, un ensemble de forces antidémocratiques, et les dirigeants social-démocrates. Ce paradoxe d'un État républicain largement influencé par un esprit antirépublicain trouve son illustration la plus nette après la mort d'Ebert, avec le succès à l'élection présidentielle, en avril 1925, d'un officier monarchiste, le maréchal Hindenburg. Le même Hindenburg qui, en novembre 1919, devant l'Assemblée nationale récemment réinstallée à Berlin dans l'ancien Reichstag après un intermède au Théâtre national de Weimar, prétendait que l'armée impériale n'avait pas été battue militairement, mais qu'elle avait été trahie et minée par les forces hostiles à Guillaume II ayant mené campagne contre la guerre. Argument utilisé ultérieurement avec persévérance par les nationalistes, sous la formule du « coup de poignard dans le dos » !

Berlin est lui-même travaillé par ces contradictions, soit qu'il les connaisse intrinsèquement, soit qu'elles se répercutent sur sa vie politique. De 1919 à 1933, sa population demeure, à une très large majorité, prolétarienne. Avec une relative constance, cette population impose à la ville, par son vote, un conseil municipal de gauche. Stabilité d'autant plus remarquable que, de 1921 à 1929, Berlin possède un seul maire : Gustav Böss, membre du Parti démocrate, alors que le gouvernement central, pour une durée identique, épuise 15 cabinets ministériels, dont aucun ne tient plus de dix-huit mois. Néanmoins, ne manquent en même temps à Berlin ni les manifestations ni les succès des forces antidémocratiques.

C'est à Berlin qu'un groupe de conspirateurs, autour du politicien Wolfgang Kapp et du général Ludendorff, le samedi 13 mars 1920, s'empare des bâtiments gouvernementaux. Toutefois, c'est

aussi à Berlin qu'il est rapidement isolé par l'intervention non des autorités en place, mais de la population. Avant même que le gouvernement n'ait réagi, les syndicats proclament la grève générale. Plus de gaz, plus d'électricité, plus d'eau. Sur les ordres de Kapp, des affiches sont placardées dans la ville, annonçant que tout gréviste risque la peine de mort. Aucun effet. Le 17 mars, Kapp est obligé d'abandonner : il s'enfuit en Suède.

Cette victoire contre une tentative de dictature signe-t-elle l'impuissance des courants d'extrême droite à Berlin ? Évidemment non. Le 31 août 1921, plus de 500 000 manifestants y défilent à l'initiative du Parti communiste pour exiger la dissolution des organisations représentatives de ces courants et se livrant à des activités terroristes. Sans résultat. Le 4 juin 1922, Scheidemann est grièvement blessé lors d'un attentat. Vingt jours plus tard, l'automobile du ministre des Affaires étrangères, Walther Rathenau, est prise sous une rafale de tirs dans la Königstraße : il est rapidement ramené chez lui par son chauffeur, mais il meurt en cours de route. Le 3 juillet, c'est au tour du publiciste Maximilian Harden, virulent dénonciateur de tous les scandales, d'être assassiné près de sa maison de Grunewald.

La justice, qui plus est, reste marquée par l'héritage du pouvoir impérial, et la tendance des juges est de s'en prendre davantage à la gauche et l'extrême gauche qu'à l'extrême droite. En 1925, les prisons allemandes renferment environ 7 000 incarcérés pour menées révolutionnaires. À l'opposé, Hitler est condamné à cinq ans de prison pour sa tentative de coup d'État en novembre 1923 à Munich, et il est libéré au bout de neuf mois, tandis que son associé le général Ludendorff est complètement acquitté. Entre 1919 et 1933, une bonne dizaine de journalistes de gauche ou d'extrême gauche sont inculpés pour atteinte aux principes républicains : en 1931, Carl von Ossietzky est ainsi condamné à dix-huit mois de prison ferme pour avoir prétendument divulgué dans l'hebdomadaire *Die Weltbühne*, qu'il dirige, des secrets militaires. En revanche, pratiquement

Les mandarins contre la démocratie <i>Dominique Bourel</i>	125
Sexualité : les provocations d'un pionnier <i>Ralf Dose</i>	137
Regards sur Magnus Hirschfeld	141
Un chimisme interne <i>Georges Bohn</i>	141
Même André Gide... <i>Louis-Charles Royer</i>	143
L'UFA, le cinéma et l'argent <i>Pia Le Moal</i>	148
Dans les coulisses des théâtres <i>Laure Siaud</i>	155
Ville-radio, ville-journal <i>Pascal Huynh</i>	160

Retour de crise et violences politiques à la veille du Troisième Reich (1929-1933)

Introduction	173
Une guerre des rues <i>Eve Rosenhaft</i>	176
Effets de crise au quotidien <i>Jürgen Kuczynski</i>	189
Artiste et militant, John Heartfield <i>Jean-Michel Palmier</i>	198
Tribulations d'un jeune communiste <i>Albert Flocon,</i> <i>propos recueillis par Laure Siaud</i>	203
Réunions hitlériennes <i>Philippe Soupault</i>	206
Scènes de la fin du monde <i>Alain Brossat</i>	211

Annexes

Notes	226
Chronologie	232
Berlin, années 1920 (plan)	236
Biographie des personnalités citées	238
Glossaire	245
Bibliographie	248
Biographie des auteurs	252

Achevé d'imprimer en octobre 2012 par Grafica Veneta, Italie, pour le compte des éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : janvier 2013. N° d'édition : L.69EHAN000906.N001. ISBN : 978-2-7467-3461-6.
Imprimé en Italie.